Document generated on 06/06/2025 12:25 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

King Kong
Vive le roi
King Kong, États-Unis / Nouvelle-Zélande 2005, 187 minutes

Alain Vézina

Number 242, March–April 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47747ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vézina, A. (2006). Review of [King Kong : vive le roi / *King Kong*, États-Unis / Nouvelle-Zélande 2005, 187 minutes]. *Séquences*, (242), 28–28.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

KING KONG
Vive le roi

*Rarement un film aura suscité de telles attentes. Le pari était d'autant plus risqué que, depuis le **King Kong** original de 1933, la seule tentative pour ramener le grand singe (la version de 1976) s'est soldée par un cuisant échec et a soulevé l'ire des hordes d'admirateurs du film de Merian Cooper et Ernest Schoedsack. Mais avec Peter Jackson aux commandes de cette nouvelle version, tous les espoirs étaient permis. Et le réalisateur néo-zélandais s'est une nouvelle fois révélé à la hauteur de l'incroyable défi que représentait ce remake.*

ALAIN VÉZINA

Le principal écueil d'un tel récit réside bien sûr dans l'histoire d'amour entre la Belle et la Bête, mais Peter Jackson et ses coscénaristes, Fran Walsh et Philippa Boyens, réussissent avec brio à nous faire croire aux sentiments qui se naissent peu à peu entre Ann (Naomi Watts) et le grand primate. Le spectateur épouse le regard de l'héroïne qui voit d'abord en Kong une bête monstrueuse, puis un être plus complexe (cette magnifique idée des gigantesques ossements qui nous font comprendre que Kong est le dernier de son espèce), courageux et même sensible. Paradoxalement, la fidélité au scénario du film original constitue un autre facteur qui contribue à émouvoir un public qui, pour l'essentiel, connaît déjà le dénouement tragique de l'histoire une fois le gorille capturé et amené à New York. On voudrait alors que chaque moment entre Ann et Kong se prolonge indéfiniment (comme cette très belle scène sur la patinoire) et le choc n'en est que plus brutal lorsqu'un obus explose ou que les avions surgissent dans le cadre. Difficile aussi ne pas être ému lors de la capture de Kong ou encore lorsque Ann réalise, au sommet de l'Empire State Building, à quel point ce grand singe a quelque chose d'humain.

Ann réalise... à quel point ce grand singe a quelque chose d'humain

Les clins d'oeils abondent et Jackson s'est manifestement fait plaisir, mais sans jamais faire preuve d'un aveuglement confinant à l'admiration bornée.

Au chapitre des effets visuels, même le spectateur le plus blasé est forcé d'admettre l'incontestable réussite des techniciens de Weta. Hormis la scène de la course des brontosaures, qui souffre d'un manque de tridimensionnalité et d'une intégration plus ou moins réussie des acteurs dans les plans numériques (conséquence d'un horaire de post-production trop serré ?), les personnages virtuels, à commencer par Kong, sont plus que jamais d'un réalisme saisissant. Les plans rapprochés du gorille sont irréprochables et il en est presque troublant de voir autant de vie et d'émotions dans les yeux de celui-ci. La beauté des décors témoigne d'un souci du détail frôlant la maniaquerie (le New York de la Grande Dépression représente un véritable tour de force) et Skull Island, avec ses vestiges de civilisation disparue et sa jungle préhistorique, est vraiment cette terre oubliée et inhospitalière où se côtoie les plus terrifiantes aberrations de la nature. Comme dans **Le Seigneur des anneaux**, la caméra surplombe souvent l'action, donnant au spectateur les repères nécessaires pour se retrouver dans ce formidable agencement de tableaux numériques. Le vertigineux découpage de la scène finale au sommet de l'Empire State Building est à ce titre un morceau d'anthologie.

Bien sûr, comme il fallait s'y attendre, Jackson multiplie les références à la première version et l'une des plus évocatrices est sans doute le spectacle de Broadway où les indigènes portent maquillages et accessoires des insulaires du film original et s'agitent sur la partition magistrale de Max Steiner. Les clins d'oeils abondent et Jackson s'est manifestement fait plaisir, mais sans jamais faire preuve d'un aveuglement confinant à l'admiration bornée. Ainsi, en reprenant du film original une scène que tourne Carl Denham (Jack Black) à bord du navire, Jackson se moque un peu du machisme du traditionnel héros hollywoodien. En outre, le nouveau Jack Driscoll (Adrian Brody) n'a plus les allures d'un fougueux jeune premier (à l'image du personnage de Bruce Baxter), mais devient le doux romantique qui écrit un vaudeville pour séduire l'héroïne. Mais force est d'admettre qu'il ne fait pas le poids contre un rival prêt à en découdre avec trois tyrannosaures pour sauver sa belle. D'ailleurs, l'idylle entre Driscoll et Ann donne lieu à des scènes convenues (comme la maladresse de la jeune femme lors de leur première rencontre) qui entravent quelque peu le rythme du récit. Mais une fois passé le premier tiers du film, le scénario ne souffre d'aucun temps mort et, si certains reprochent à Jackson de verser dans la surenchère, disons plutôt qu'il confère à une aussi fantastique aventure la démesure qui lui est indissociable. Et pour cette raison, ce **King Kong** risque de marquer, comme son auguste modèle, plusieurs générations de spectateurs.

■ États-Unis / Nouvelle-Zélande 2005, 187 minutes — **Réal.:** Peter Jackson — **Scén.:** Peter Jackson, Fran Walsh, Philippa Boyens — **Images:** Andrew Lesnie, Derek Whipple — **Mont.:** Jamie Selkirk — **Mus.:** James Newton Howard — **Son:** Brent Burge — **Dir. art.:** Grant Major — **Cost.:** Terry Ryan — **Int.:** Naomi Watts (Ann Darow), Jack Black (Carl Denham), Adrian Brody (Jack Driscoll), Andy Serkis (Kong/Lumpy), Thomas Kretschmann (capitaine Englehorn) — **Prod.:** Jan Blenkin, Carolynne Cunningham, Peter Jackson, Fran Walsh — **Dist.:** Universal — **Cote:** ★★★★